

BALLERINES.

Calée dans le fond de ce grand fauteuil en skaï noir, mes pieds ne touchaient plus le sol.

Impatientes, mes jambes, maigres, balançaient en rythme, battaient la cadence des morceaux diffusés par la grosse radio de bois clair aux courbes polies. Le compte-à-rebours radiophonique annonçait les derniers tubes en tête du hit-parade. J'aimais cette présence sonore familière, j'aimais ces chansons serinées en boucle, je les fredonnais, très doucement.

Je n'aurais pas osé les chanter plus fort : la plupart étaient en anglais ! Mon oncle m'avait dit que ce que je chantais, que les mots que je disais n'étaient pas les bons, qu'ils n'existaient pas, qu'ils ne voulaient rien dire, que ce n'était pas de l'anglais...

Pourtant, il me semblait qu'ils sonnaient pareils, que les mots sortis de ma bouche avaient la même musique que ceux lâchés par la toile vibrante, tendue de la grosse radio.

Je me trompais, probablement... mon oncle savait mieux que moi : il connaissait l'anglais !

C'était lui que j'attendais ce jour-là, depuis le matin, en agitant les pieds.

Il m'avait promis une surprise.

Les minutes passaient avec la lenteur exaspérante des journées d'école. Pourtant, on était samedi. Normalement, j'aurais dû courir dans le jardin, me faufiler à travers la haie, rejoindre la cour de la voisine, voir si Brigitte était là et confectionner avec elle des gâteaux de sucre et de cacao. C'est ce qu'on faisait souvent, le samedi, quand j'étais chez mes grands-parents et qu'il ne pleuvait pas : accroupies sur les dalles de béton, on dressait laborieusement, dans de petites assiettes en plastique coloré, les monticules de poudre blanche et brune, pyramides sucrées, instables, qui s'envolaient à chacun de nos fous rires, maculant nos joues lisses de petites filles de constellations savoureuses. D'autres fois, au fond du jardin, on se poussait, de plus en plus fort, sur la vieille balançoire rouillée qui se plaignait de tant d'énergie juvénile en longs crissemments désolés. Ou bien on se couchait dans l'herbe pour voir le monde à l'envers et regarder le

ballet aérien des pigeons du voisin colombophile. Ma grand-mère avait dit un jour - « il s'occupe mieux de ses volatiles que de sa femme, faudra pas qu'il s'étonne si elle s'envole ailleurs »- A voir son air plein de sous-entendus, l'accent circonflexe de ses sourcils et les coins de sa bouche tirés vers le bas, ça devait sûrement signifier des choses qui m'échappaient... C'était comme l'anglais, je croyais comprendre la signification des mots, mais je sentais bien qu'ils voulaient dire autre chose... une chose mystérieuse, connue seulement des adultes, un univers où moi, petite fille de 9 ans, je n'avais pas accès. Les mots semblaient s'ouvrir sur une infinité de tiroirs secrets, d'interprétations magiques selon les mimiques qui les punctuaient, selon les silences, les gloussements qui les escortaient. Un monde aux variations subtiles, interdit à la fillette que j'étais et dont mon oncle, parfois, me donnait l'une ou l'autre clé.

C'était lui que j'attendais ce jour-là avec tant d'impatience.

Il m'avait promis une surprise.

Les adultes l'appelaient « le gamin », moi je le trouvais déjà vieux avec ses douze ans de plus que moi ! Une sorte de grand frère gentil, avec des attentions discrètes, un pont entre les adultes et moi, qui aurait compris, mieux que les autres, ce qu'était une bonne surprise.

La dernière fois, on avait pris le tramway !

Une première !

J'avais adoré le crissement cadencé de ses roues métalliques sur les rails parallèles qui quadrillaient les rues. On avait fait le tour de la ville puis on s'était arrêté chez le glacier. Un cornet à deux boules, chocolat et pistache... un très beau samedi.

Alors, je l'attendais avec impatience, sans quitter le fauteuil ni courir dans le jardin, sans grappiller, derrière la haie, les baies à maquereaux acides qui agaçaient les dents. J'attendais la surprise.

La grosse radio s'époumonait, enthousiaste, on arrivait au top trois du hit-parade. Qui, de Françoise Hardy ou des Beatles allait l'emporter ? Pour faire monter le suspense, le speaker gonflait la voix, naviguant dans les graves, roulant les « R », swinguant les « H ». Encore quelques minutes de patience...

Un bruit. La porte d'entrée. Le couloir. Lui ?

Je n'écoutais plus le ronron radiophonique, tendue, aux aguets, guettant les bruits, essayant d'identifier la démarche. Pas le pas traînant de mon arrière-grand-mère dont les pantoufles de feutre glissaient sur le

carrelage moucheté. Pas non plus la démarche lourde de mon grand-père, revenu du potager, ses grosses bottines boueuses au pieds. C'était lui, j'en étais convaincue, l'allure vive, le pas léger, porté par ses baskets élimées.

Il a ouvert la porte vitrée.

Derrière ses cheveux noirs, bien trop longs selon ma grand-mère, s'abritait un sourire en coin ; derrière son dos, bien trop maigre selon ma grand-mère, s'agitaient ses mains, impatientes de révéler la surprise.

Le paquet était rectangulaire, enveloppé d'un motif fleuri.

Un cadeau !

Je détachai, fébrile, le papier collant, soucieuse de ne pas déchirer l'emballage, si joli.

Un cadeau !

Pourquoi aujourd'hui ? Ce n'était pas mon anniversaire, pas non plus Noël, pas de bulletin scolaire en vue... un cadeau... comme ça, pour rien, pour le plaisir de la surprise.

Sous le papier, une boîte, vite ouverte.

Et là... le souffle suspendu, les yeux brillants, la découverte.

Des ballerines !

Noires, vernies, piquetées de pois blancs, ornées d'un nœud de ruban en gros grain. Une merveille de finesse, un rêve de légèreté, des chaussures de jeune fille... pour moi.

Maman, soucieuse de l'aspect pratique, me chaussait habituellement de bottines montantes, soutenant bien la cheville, adaptées aux activités enfantines, adéquates en toutes circonstances : sauter en jouant à la marelle, courir le long du ruisseau, grimper dans les pommiers du voisin.

Ici, nichée au fond de cette boîte, pas de confort, pas de raisonnable... de la beauté pure, à portée de ma convoitise.

J'interrogeai mon oncle du regard et son sourire s'élargit. Oui, je pouvais !

Tout de suite ?

Enlever fiévreusement mes grosses chaussettes de laine et enfiler ces merveilles.

Les fines parures brillantes ponctuaient mes jambes maigres. Mes genoux osseux se paraient d'une grâce de danseuse.

Je me suis levée, je savais que plus jamais je ne serais la même.

Une voie lumineuse s'ouvrait devant moi, j'avais 9 ans, et des années d'hésitations délicieuses m'attendaient, entre escarpins et bottillons, stilettos et ballerines, mocassins, salomés, cuissardes ou richelieux .

J'entrevois les plaisirs à venir, ceux de l'élégance, des accords subtils, des séductions balbutiantes. J'imaginai la danse codifiée des chevilles dévoilées, j'anticipais la beauté des gestes féminins, magnifiés par quelques grammes de cuir, quelques entrelacs de daim, couvrant, découvrant en arabesques fines la peau judicieusement révélée.

Contemplant le bout rutilant de ces ballerines vernies, j'hésitai avant de poser le pied au sol. Peut-être, ainsi chaussée, allais-je pouvoir pénétrer le monde des grands et leurs mystères, comprendre les chansons d'amour et les haussements de sourcils ?

Le mollet frémissant, le talon impatient, je laissai descendre ma jambe gauche, le bruit léger, le contact à peine perceptible entre la semelle de cuir et le carrelage me ravirent, m'incitèrent à poursuivre l'exploration.

Les deux petites danseuses rutilantes étaient à présent côte à côte, parées pour ce premier pas dans un nouveau monde.

Prêtes au départ.

Et ce fut l'envol.

Véronique Biefnot,
février 2013.